

Jean Daive

La Condition d'infini

I

Un trouble

Roman



P.O.L

La Condition d'infini

Un trouble

1

DU MÊME AUTEUR

NARRATION D'ÉQUILIBRE

- 1 *Antériorité du scandale*
- 2 « *Silt* »
- 3 *Vingt-quatre images seconde*

Hachette/P.O.L, 1982

NARRATION D'ÉQUILIBRE

4 *W*

P.O.L, 1985

NARRATION D'ÉQUILIBRE

5 *America domino*

P.O.L, 1987

NARRATION D'ÉQUILIBRE

- 6 *Alphabet*
- 7 *Une leçon de musique*
- 8 *Grammaire*
- 9 *Suivez l'enfant*

P.O.L, 1990

Jean Daive

La Condition d'infini

Un trouble

1

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-451-9

UN TROUBLE

== 1 ==

Qui était-il le personnage autre que Non ? Non imperceptible qui descendait l'escalier, un rôle qui devait mourir un grand nombre de fois, parler. Non en cette nuit de fin d'hiver. Qui dérivait selon l'enroulement d'une même phrase, depuis la première marche et murmurait : J'imagine un arbre sur l'eau plus loin que voir déjà les choses avec lesquelles je disparaissais. Le personnage adolescent en cette nuit de mars. Qui descendait l'escalier. La nuit était encore claire du verbe descendre. Il descendait. Je descendais. Je descends. Il se retourne et je vois. Il se retourne et il voit qu'elle descendait. Derrière moi, si légère. Derrière lui, si obscène qu'elle glissait en descendant. Tourne, frôle la rampe, tournait avec la spirale de l'escalier, cage béante dont les câbles accentuent la verticalité. Talons bleus. Frôlements légumineux. Jambes de soie noire sous lesquelles. Une robe de ce monde, en ce monde, noire. Cela imperceptible. Sourire et visage. Elle me parle d'une première fois où elle me dit : « Attendez-moi. » Elle lui parlait d'une première fois. Elle

lui parlait d'une première fois où elle lui disait : « Non. » Ses yeux maquillés ont traversé tous les temps. « Qui ? » Question dont il ne reconnaissait plus le. J'attendais. Je regardais. Il attendait. Il regardait. Elle. Ses doigts sur les lèvres pour lui dire : « Je présage vous aimer. » La lumière de l'ampoule électrique sur moi. La lumière brisée de l'ampoule électrique sur lui. Soudain, il pense l'aigle survolant cageots bleus et la nuit. Alors, je pensais l'aigle survolant cageots bleus et la nuit. Je sens qu'elle m'étreint. Moi. Je sens qu'elle l'embrasse. Lui. Qu'elle occupe un lieu, un commencement, une ressemblance (« Suis-je son frère ? ») appelée (« Est-elle sa sœur ? ») à disparaître. Une ressemblance – cette construction de l'aigle et de l'étreinte en était une – anéantissait. Elle exprimait maintenant, mais les mots ne communiquaient. Il n'y avait plus que la preuve de rien. De ce monde, le personnage adolescent. Plus vite que. Il descendait. Pour qui descendait-il ? Vers qui ? L'aigle au-dessus de la grue et son balancement. Cette nuit, le ciel perdait ses balustrades. Je quittais la limpidité d'une chose qui m'éveillait à une longueur, à un sentiment de longueur, à un mot concentrique. Je marchais dans un bruit d'appareil. Qui suis-je que Non ? « N'est-ce pas » est de l'adolescent qui descendait des marches encombrées de cageots bleus. « N'est-ce pas » d'une conversation est comme de l'adolescent. Il n'était pas. Il est celui qui est Non. Il porte un complet de ville, un imperméable, une écharpe. Il croise Monsieur, n'est-ce pas, le narrateur. Nous étions dans une serre où la moiteur altérait la lumière. Les tomates

bleues défient la circonstance de l'air et du temps. Nous sommes dans une serre. Nous sommes dans la répétition. Nous ne sommes plus dans la répétition. Une serre aux tomates bleuissantes. Un escalier dont il descendait la syllabe « Non ». Il n'écoute plus la conversation. Il n'écoutait plus la conversation. La conversation. Doit-il la lire dans les yeux d'une enfant en extase devant le vert d'une herbe ? Devait-il la lire dans les yeux d'une enfant ? Les peupliers longeaient la rivière. Les peupliers longent la rivière. Les peupliers longent. L'eau des peupliers graduels. Un élément ne résiste plus à l'eau, à un visage au-dessus d'une malle, un élément de l'enfance. Un élément de la répétition. Une transparence aux manières indéfinies, dont le personnage me parle, évoquant l'arbre, les arbres, le vert, la répétition. Rien où le personnage disparaît. Il se répétait personne mais aussi cela, tout entier, pourtant et quiconque, ce qu'il savait du besoin de lui-même, toute sa vie, véritablement, verbalement, dans la crainte de quitter une femme aux reflets verts, dans la crainte d'appartenir à une fiction – (Qui était-il le personnage autre que Non ?) –, de penser la fiction qu'il retranchait de son écoute, retrouvant la période où il devait cesser de dire, de parler, lorsque se produisait l'incident préoccupé d'entrer dans sa vie (une jeune femme entrait dans sa vie), de rappeler une réalité, un reste vivant et vert comme obscurément annoncé par une eau qui donne corps à ce que j'oubliais, il de moi, je de la malle, presque plus tard, à la fin de toutes les différences, cette chose nécessaire de l'illusion donnée, permise, cette

chose qu'il peut commencer ou bien cette chose qu'il ne peut pas recommencer lorsqu'il peut la dire ou bien lorsqu'il ne peut pas la dire, quand lui – comme deux personnes qui se ressemblent et ne se ressemblent pas – sépare Non de compter, peser, écrire, ou ne sépare rien, parce qu'il peut faire et ne pas séparer, ne rien dire, ne pas agir, mais traverser naturellement, traverser répéter, déséquilibrer répéter et aussi se souvenir complètement des générations de répéter ou bien se souvenir incomplètement des actions de chacun des mots qu'il entendait en dessinant une grue bleue, il omettait le contrepoids qu'il retrouvait dans la contemplation de la chose qui commençait l'eau, l'arbre sur l'eau qui se répétait, l'arbre qu'il se rappelait dans la solitude des quatre murs de sa chambre, plus loin que la chambre une malle dont le personnage apprend, apprenait les mots, le temps, un vocabulaire, indéfiniment les choses, un autre vocabulaire, presque une eau flottant parmi les arbres, une rivière indéfinie autour des arbres où il lit le temps, cela comme ici durer, poursuivre, prolonger réel et compter, compter les jours, les jours, les jours, le mot oublié est d'un être vivant, il va, je vais, il va, pense le temps, le temps, parce qu'il sait qu'une famille, parce qu'il sait qu'une famille recommence le temps, la rapidité du temps, le temps, la serre, le temps, une serre, le temps, le temps, le jardin d'hiver où rencontrer la chose rappelle avec précision que la table familiale vibre, parvient jusqu'à l'unique chaise de la serre où il compte, dessine, écrit feuillage et fleur, légume, ses géographies, un visage, elle

« Attendez-moi, je viens », robe parmi nos légumes, légumineuse, longue, parfois tout ce qu'il faut à la lèvre bleue, à la cheville un mot ou bien parfois tout ou bien parfois tout ce qu'il ne faut pas, rien, c'est-à-dire prévoir, redire, réduire, il se trouve un hasard, une somme, ainsi de la monnaie rend le temps plupart, une journée était l'histoire du début de sa nuit, j'écris que l'enfant, les enfants de l'enfant, une famille donc sans portrait ni meuble, piano seul et murs peints – fresques bleues avec vache et mer (déjà le négatif) –, revient tribu triste, passive et résonne d'une voix qui répète : « Mange et ne rêve pas à table pour manger », il était déjà une mémoire, habitué à se taire à table, ailleurs, mais il traversait le jardin, les arbres, les légumes, la contemplation de tout ce qui arrachait herbes et simplicité, un rapport, rouge comme le toit des maisons, le mien est zinc auquel je m'accoude, des conversations plus encore que des lettres, lorsque trois cubes ensemble forment Non ajouté à une pensée, ensuite l'enfance écoute avec soin ce que nul ne dit encore explore la forme définitive de l'explication à donner, je traversais (évitant de dire descendre) le lit, la chambre de la sœur et du frère, de la sœur et du frère, longtemps après pour découvrir que personne ne pouvait découvrir de parenté entre une vieille femme et cette famille, entre l'oncle et ce père étranger, telle était son histoire, telle est mon histoire : accumulant montres et musiques, je me lavais dans quelque chose que j'avais devant moi, il se lavait dans quelque chose qu'il avait devant lui, élément d'une propreté récente et le monde est ce qui ne change

pas, donc ensemble machine et message mesuraient ma phrase, cette eau qui me revient des peupliers, ceux de là-bas, ceux de l'eau sans couleur, monde sans couleur, je pense encore aux linges entraînés, des robes liquides, à travers lesquelles je voyais le vol, le monde voler, refaire les nombres, les sciences, un grand soleil passe dans mon regard, je vous voyais atteints par l'ordre et la totalité de deux, elle en robe et blouse sans fleur, lui en blouse grise sans couleur, pâle et pauvre comme ses tiroirs, les verrières cachaient des coffres et des balustrades appliquées à écrire la vie d'écrire, en vie la vie, la même, jusqu'à écrire la fin d'écrire, le futur n'éveillant rien en moi qu'une image, une surface à l'écart de toute valeur, un comptoir montre collines et murs bleus d'herbes, d'arbres, je rejoignais alors les personnages peints du mur et de la fresque dans une salle à manger au paysage sans origine, ses vitres éblouissantes, je revois la neige noire, le buisson sous la nuit occupée, les groseilliers rouges, écrits presque, l'air lavait les brouettes, tout ne faisait que commencer, j'avais dans le mot, je voyais, manipulais ses états à travers le prisme d'un comptoir où le personnage éveillé éprouvant sa phrase, machine infernale et simple comme écrire depuis le comptoir, les cartons enferment un peu de ciel, d'eau et dire qui garde le silence paraît légende, car le jour éclaire notre histoire et les linges de notre disparition devenue univers d'étendards qui tombent sous colonnes et balustrades, mais il savait que la guerre était peinte, collée et collage, vendue comme oracle que je regarde dans un instant qui ne finit pas.

Ne pas finir était ce qui recommençait indéfiniment la fin de toute fin comme descendre avec ce qui commençait la même marche et je descendais, descendant, descendue et parlée presque par ce que je descendais, syllabes encore dans la nuit où je plonge et je crie « Attendez-moi, je vous ai tant attendu » dans la nuit voûtée sous l'ampoule. Je descendais et je ne descends pas. Elle descendait et elle ne descend pas. Je descends, elle descend, mais l'aigle est immobile. Je descends l'escalier et je crie « Je viens ». Il ne se retourne pas. Il attend. Il ne se retournait pas. Il attendait. Le souffle qui l'oblige à me montrer son visage calme. D'adolescent. L'adolescent. Je l'aime. Les pierres à ses pieds se soulèvent. Les portes ne ferment pas. Une lumière étrange nous étreint. Le vrai, je le pense pour ne pas le dire. Le vrai, je ne l'écris pas pour le laisser manipuler ce qu'il pense en moi. Mes mains sont pensées par une eau ancienne, réelle. Elles me rapprochent de lui. Elles me rapprochaient. Mes mains l'attendaient depuis toujours à travers des corps ren-

contrés au hasard des rues, de l'argent qui est nécessaire négation. Continuer à exister, c'est-à-dire exercer un déclin aussi insoutenable que la répétition, est-ce quelquefois réduire la famille à s'anéantir, se disperser, se retrouver sans langue, sans fonction ? Je pense avoir existé. Je pense avoir existé dans une souffrance que je ne dois associer qu'à l'habitude de répéter indéfiniment le même acte, la même syllabe. Je veux dire que l'inlassable ruissellement. Elle voulait dire que l'inlassable ruissellement s'entend d'une enfant. Elle veut dire que l'inlassable ruissellement s'entend d'une femme. Une première fois est d'un être réel. A qui parler ? Avec qui ? Je leur parlais parfois dans la grande maison, mais cela ne faisait pas des êtres réels. Pas vraiment. Je veux dire qu'une famille s'éveille à une interminable biographie qui transforme ses membres réels en membres fictifs. Une famille se souvient d'une maison qui éprouve l'histoire du jardin où les membres réels se transforment en membres d'une biographie imaginaire. Sur un banc qui n'existe pas, à l'extrémité d'un monde où affinité et signification constituent l'extrémité d'un monde où affinité et mémoire ressemblent à notre extrémité, une signification entreprend l'affinité, parce que sur mes genoux elles subissaient la trame de mon histoire, de toutes les attributions parties de mon histoire. Lentement, jour après jour. Je me parlais, je me regardais vivre, mais l'angoisse dominait d'un enchaînement monotone fait de courbes jamais vues. J'étais au seuil de l'apparence. Les heures de la nuit, heureuses. Avec galaxie murale, mer inlassable et bleue.

Chaque année, soufflant la bougie d'un gâteau auquel nul ne touchait. Avec ma cuillère, je traçais sur la nappe des signes. Les chaises et moi regardions alors cette part qui ne s'ajoute. Avez-vous jamais vu quelque chose traduire quelqu'un ? C'est-à-dire ? Lorsqu'il entrait en jeu, lorsque le personnage entrait dans sa vie, elle savait qu'elle parlait tout ce temps pour l'attendre. C'est-à-dire. « Attendez-moi. » Tout commençait. Enfin. « Je viens. » Il venait en effet. Descendait l'escalier. « Non » descendait l'escalier. Mais le commencement ne se raconte plus, ne portant aucun des mots de nous. Je commence donc. Elle commence. Un après-midi, dans ma chambre. Seule. Dans ma chambre, seule et nue dans la maison. Deux fenêtres. La première, petite, à côté du miroir et d'une cuvette, donne sur la forêt. La seconde, grande, face au miroir, donne sur le jardin. Un après-midi, seule dans ma chambre et nue, sans les autres personnes. Donc en me regardant dans le miroir, je vois l'arbre du jardin. Beau corps et le reste. Les yeux. J'avais la réponse. Mais. J'avais les réponses. J'avais toutes les réponses. Mais cette question : « Qui suis-je que Non ? » C'est-à-dire ? Sans les autres personnes de la famille dont les membres avaient disparu avec le commencement ou bien avaient disparu au cours de leur progression dans la nourriture, les habitudes, le sommeil, les conversations, les travaux, la répétition du reste. J'étais l'enfant au gâteau et aux mains toujours chargées des légumes du jardin. Je pense céréales nucléaires. Je veux encore écrire galaxie murale. Brusquement, au moment même où mon corps se reconnaissait dans le miroir, dans

le vocabulaire, les formes du miroir, au moment même où mon corps respirait sa nudité, je voyais toute la famille s'annuler, sortir du temps. Sortir de la multiplication du temps et du lieu. Une lumière blanche se pliait. Une lumière blanche de toutes les générations se plie et devenait une chose humide dans ma main. Simple surgissement d'années dans une image sur laquelle ne se déchaînaient plus les mécanismes du temps. Les personnes, toutes, sont mortes et nous nous abandonnons à l'éveil d'une autre destruction. Ce moment, je le percevais, je le vivais comme un coefficient obscène. L'expérience se répétait (« Qui suis-je que Non ? »), se répète dans un monde à jamais renversé. Quel accès la famille révèle-t-elle ? De quelle forme absente est-elle le moment ? De quels mots est-elle la série ? Avez-vous jamais vu quelque chose traduire quelqu'un ? Je recommence. J'introduis une image qui affirme son inachèvement. Rien n'a lieu dans la dispersion. Je suis un ensemble de mots. Donc, un après-midi, dans ma chambre. Seule et seul. Seule ou seul. Mais seule dans la grande maison. Dans la chambre. Nue. Regardée. Mon vocabulaire qui regardait. Tous les murs sont déchirés. Le miroir est aussi profond que le ciel du jardin, qu'elle introduit dans son interrogation : dans toute disparition (ma nudité en était le cours), qu'est-ce qu'un moment de mort ? Un moment où l'envers du monde fait surgir le double. Je regardais dans le miroir et mes mains. L'objet de mon regard renvoyait à une fiction. Je regardais dans le miroir les murs de ma chambre, le mur, un mur et le fond du ciel, un fragment

« Qui était-il le personnage autre que Non ? » Ainsi commence le premier tome d'un vaste roman qui en comporte sept et qui raconte les saisons en enfer de Jonathan Gofo.

Ce héros moderne de l'égarement, confronté en permanence à l'Histoire humaine où chaque phase de vie trouve en l'autre un monde réellement renversé, entraîne après lui un processus charmeur de désintégration généralisée.

D'aventure en rencontre, d'expérience en dérive, c'est-à-dire du crime à l'inceste, de la cérémonie du suicide ou du rituel de la pince à sucre à la bisexualité, il s'avance toujours plus fasciné par ce qu'il appelle le pire impossible.

L'écoulement du temps et parfois son triomphe sont donc appropriation par l'homme du déploiement de l'univers jusqu'à la folie. Dans un registre torrentiel tout d'abord, puis romanesque et narratif, enfin analytique, l'auteur saisit le siècle : l'ironie de l'Homme sans qualités devient celle du délinquant impeccable.

Tome I : Elle descend l'escalier. Il descend l'escalier. Elle lui parle : « Je présage vous aimer. » Raconte son expérience du placard. Il lui parle. Raconte son Traité de la disparition. L'amour est naissant. Le premier voyage commence.

Encyclopédiste, reporter, photographe, Jean Daive imagine, un jour de 1970 à New York, La Condition d'infini pour prendre à témoin le temps et l'esprit du temps : la parole est le rêve d'une possession et tout devient vrai.



86 F
936188-1
ISBN : 2-86744-451-9
2-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS